

Culture

FESTIVAL Au Rond-Point, « ... où boivent les vaches », une tragi-comédie mise en scène par Eric Vigner

Dubillard dans les pas de Rimbaud

Armelle Héliot

« ... la plus importante de mes pièces », dit-il. Le sujet ? « C'est le doute d'un poète qui se rend compte que la gloire est truquée, truquée par le monde et la culture, par sa mère, son fils, sa femme et toutes les académies. »

Voilà pour un sérieux précipité... Roland Dubillard précise que « ... où boivent les vaches » est une tragi-comédie, mais c'est aussi sans doute d'abord l'une des pièces dans lesquelles il s'est le plus livré, une pièce dont Eric Vigner, qui la met en scène aujourd'hui, dit avec sagacité qu'elle tient dans l'œuvre du poète de *Je dirai que je suis tombé*, une place comparable à celle de *L'illusion comique* dans l'œuvre de Corneille, celle des *Géants de la montagne* dans celle de Pirandello.

« *Etrange monstre* » sans doute que cette pièce qui fut créée en 1972 par la compagnie Renaud-Barrault dans une mise en scène de Roger Blin, avec Roland Dubillard lui-même dans le rôle de Félix, pièce reprise un peu plus de dix ans plus tard, en 1983, au TNP de Villeurbanne, dans une mise en scène de Roger Planchon et avec Robin Renucci dans les pas de Félix. Au cœur du cœur de ce texte, le poète s'interroge. Il emprunte à Rimbaud sa question principale, celle qui est le point de fuite de

toute élaboration spirituelle. Il reprend la détermination rimbaldienne dans *Comédie de la soif*. « Nos vins secs avaient du cœur ! » affirment les grands-parents dans *Comédie de la soif*. Et lui, et « moi », le poète, l'enfant rebelle qui veut « mourir aux fleuves barbares », qu'a-t-il à répliquer ? « Aller où boivent les vaches. »

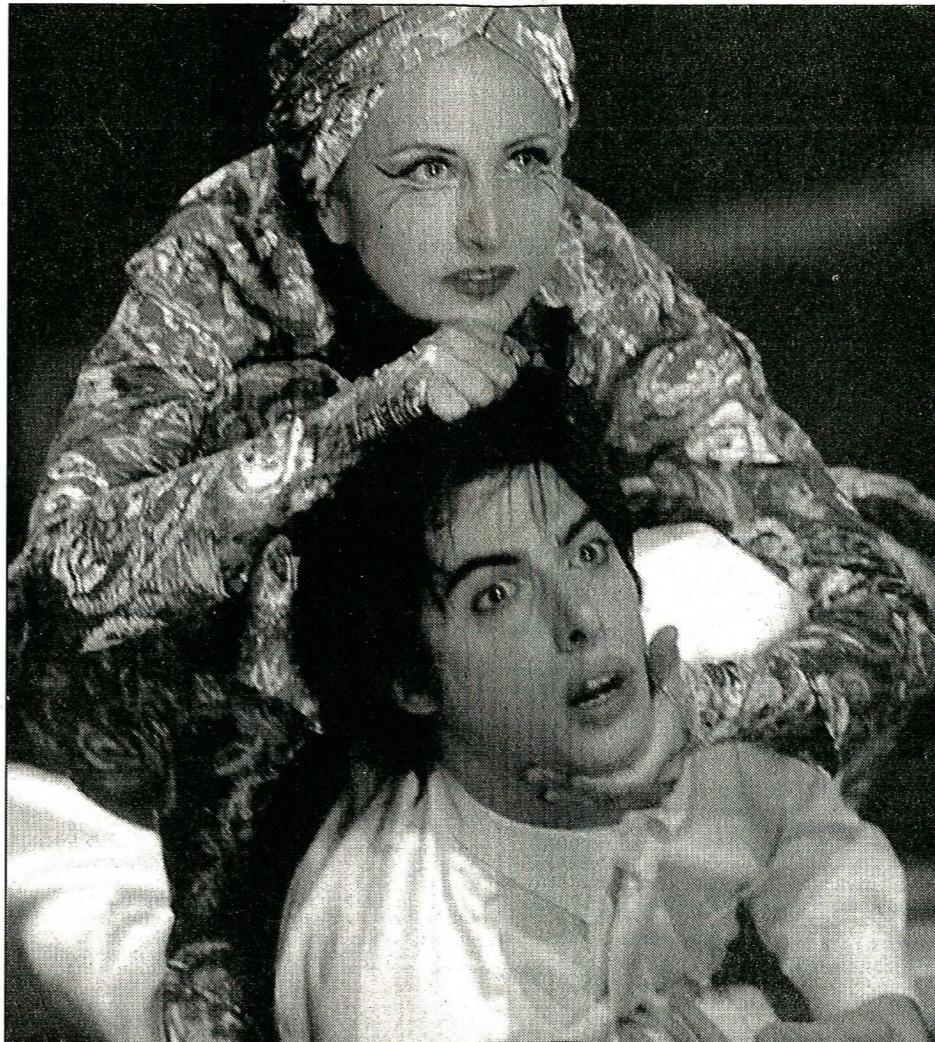
De là vient ce titre. Bizarre. Bizarre. « *Le titre est de Rimbaud* », souligne Dubillard lui-même. « *Le titre est de Rimbaud, il dit : on ne part pas, j'y suis toujours. C'est une pièce sur l'eau qui coule comme la vie.* »

Et allez donc nous la mettre en scène ! Qu'est-ce que l'art, qu'est-ce que vivre, qu'est-ce qu'être l'homme qui avoue : « *Je ne peux pas écrire. J'ai la crampe des écrivains.* » Est-ce Roland, est-ce Félix qui le dit ? Eric Vigner cherche au-delà. Lui qui avait fait irruption sur la scène théâtrale en montant, de manière inoubliable et flamboyante, *La Maison d'os*, ne pouvait qu'entrer ces temps-ci dans le cercle de ces jeunes metteurs en scène qui affrontent l'Himalaya Dubillard. Difficile. On l'écrit tous les matins en suivant au jour le jour ce festival que consacre le Rond-Point à l'auteur d'*Olga ma vache*. C'est à Lorient, dans le superbe théâtre conçu par Henri Gaudin, qu'Eric Vigner et son équipe ont créé, en octobre dernier, leur version de « ... où boivent les vaches ».

Dans une grande salle aérienne, sur un plateau libre. Il le disait alors, le patron du centre dramatique – depuis huit ans déjà, huit ans et quelques mois à Lorient, Vigner – il y avait dans le choix de « ... où boivent les vaches » une décision symbolique très forte. A l'heure même où du dossier des intermittents en passant par la remise en question des statuts des institutions et autres repentirs structurels, la place de l'artiste dans la cité n'a jamais été aussi étrangement vacillante, Eric Vigner et son équipe ne se demandent pas comment « *refaire la fontaine Médicis* » – ça, c'est pour Félix ! – mais ils interrogent le monde. Jusqu'où peut aller la *fantaisie* ou la *liberté* de l'artiste ?

Cela donne une représentation enjouée et déconcertante donnée à toute allure par une troupe épatante en tête de laquelle Micha Lescot et sa longue silhouette d'enfant éternellement au pouvoir, avec aussi Hélène Babu et Jutta Johanna Weiss, Jean-Damien Barbin, Pierre Gérard, Thierry Godard, Marc Susini, Jean-Philippe Vidal. On en reparle !

Théâtre du Rond-Point, grande salle, du 15 au 30 avril, du mardi au samedi à 20 h 30 (01.44.95.98.00). Le texte de la pièce, en vente à la librairie du théâtre, est publié chez Gallimard, collection « Le Manteau d'Arlequin ».



Hélène Babu, la mère de Félix et Micha Lescot, l'artiste déchiré... (Photo Alain Fonteray.)

« NAÏVES HIRONDELLES », de Roland Dubillard

A tire-d'aile

L'effet de réel tue l'imagination et sans doute aujourd'hui ne peut-on mettre en scène Dubillard en le prenant à la lettre. C'est un leurre. Il faut s'envoler avec ces hirondelles et la ritournelle mise en musique par Dubillard lui-même qui donne son titre à une comédie dans laquelle la chansonnette est justement chantonnée...

Evidemment, on peut circonscrire l'intrigue : une pauvre orpheline qui répond à une petite annonce pour être modiste débarque dans une boutique étrange où deux vieux garçons bien gentils la reçoivent. La voisine, qui fait des chapeaux, la protégera. A part ça ? Si on osait, on dirait que tout le monde ici travaille du chapeau, justement ! Pas autre chose qu'une poésie, une fantaisie, cet art désarmant et lumineux qui n'appartient qu'à Roland Dubillard, mais n'est pas sans évoquer Prévert ou Queneau, Tardieu, pour ne citer que certains de ses frères.

Mais il ne faut pas laisser les personnages demeurer au milieu d'un tas de vaisselle cassée. Parce qu'alors tout ce qui fait le charme tenu de la comédie s'évapore ou est masqué par les odeurs de colle.

C'est tellement difficile, il faut bien le dire, de représenter Roland Dubillard ! Il faut un doigté si particulier que l'on ne peut tenir rigueur

à Vincent Debost (qui joue et signe ici sa première mise en scène) et à ses trois camarades, Margot Faure, Anne Girouard, Alexandre Lacaux, de se prendre un peu les pieds dans le tapis de la dure réalité, celle qui écrabouille la fantaisie Dubillard.

On a le sentiment, fugitivement, que c'est nous qui cassons la porcelaine. Les interprètes sont pourtant vaillants, sincères, engagés de toute leur franchise.

Mais, parfois, ils n'attaquent pas à la juste hauteur. Ils sont trop concrets, trop prosaïques. C'est redoutable, Dubillard. C'est une musique très particulière qu'il faut respecter au soupir près, sous peine de s'empêtrer dans des effets qui semblent lourds.

Enfin, n'exagérons pas, ne soyons pas bêtement sévères et doctes avec un auteur qui est la bienveillance même ! Il y a une grâce touchante dans l'atmosphère de la représentation et une ferveur talentueuse au cœur de chaque interprète. Ce n'est pas rien. Le défaut, ici, finalement, c'est un peu trop de révérence !

A. H.

Théâtre du Rond-Point, salle Jean-Tardieu, à 21 h du mardi au samedi (01.44.95.98.00). Jusqu'au 30 avril. Editions Gallimard, *Le Manteau d'Arlequin* et nouvelle édition avec préface de Michel Corvin en « Folio ».